

» défendre ; & à l'exemple de *Diogene* ,
 » qui cherchoit autrefois un honnête
 » homme en plein midi, avec une lanter-
 » ne à la main , je ne marcherai jamais
 » dans nos rues , qu'avec une lanterne
 » sourde , munie d'un crystal convexe.
 » D'ailleurs je déclare à tous ceux qui me
 » regarderont fixement , que je leur por-
 » terai tout droit les rayons de ma bou-
 » gie dans les yeux , afin que , si je n'en
 » trouve aucun modeste , je me garan-
 » tisse au moins de leur impudence. Je
 » suis , &c.

T.

MODESTIN.

XXXI. DISCOURS.

Non ego mordaci diffrinxi carmine quemquam.

OVID. Trist. Lib. II. 563.

*Je n'ai jamais écrit de vers satyriques contre
 personne.*

Raisons qui
 engagent
 le Specta-

J'Ai eu souvent la demangeaison d'é-
 crire des invectives contre ceux qui
 ont attaqué mes Ouvrages , ou qui ont

mal parlé de ma personne ; mais je re-
 garde comme un bonheur singulier d'a-
 voir étouffé mon ressentiment & de n'en
 être jamais venu à cette extrémité. Après
 avoir écrit une fois la moitié d'une Saty-
 re , j'eus tant de compassion pour la per-
 sonne que j'avois maltraitée , que je con-
 damnai mon Ecrit au feu , sans y avoir
 mis la dernière main. J'ai été assez indi-
 gné pour faire des Epigrammes & autres
 petites Pièces satyriques , & après les
 avoir admirées un ou deux jours , j'ai eu
 le courage de les condamner aux flam-
 mes. Ce sont autant de victimes que j'ai
 immolées à l'humanité , & j'ai reçu beau-
 coup plus de satisfaction de les avoir sup-
 primées , qu'elles n'auroient pu m'atti-
 rer d'honneur , ou mortifier mes enne-
 mis , si je les avois rendues publiques. Si
 un homme a quelque talent pour écri-
 re , c'est la marque d'un bon esprit , de
 ne répondre pas aux injures & aux ca-
 lomnies , avec la même aigreur qu'on
 les a débitées contre lui : mais lorsqu'un
 homme s'est donné la peine de rendre la
 pareille à son Antagoniste , & qu'il a en
 main de quoi se venger , s'il y renonce
 tout d'un coup , & qu'il étouffe son res-
 sentiment , il y a là quelque chose de
 grand & d'héroïque. Plus l'injure , qu'on

teur à ne ré-
 pondre pas
 à ses Criti-
 ques.

lui a faite , est atroce & mal-fondée ; plus il a de mérite à la pardonner.

Je n'ai jamais trouvé une réflexion mieux poussée , ni qui m'ait plû davantage , que celle d'*Epictete* , qui considere un ennemi sous un nouveau jour , & qui nous en donne une idée toute différente de celle que nous en avons d'ordinaire. En voici le sens en peu de mots (*m*) :

» Quelqu'un vous taxe-t-il d'être orgueilleux ou d'un méchant naturel , de porter envie aux autres ou d'avoir trop bonne opinion de vous-même , d'être ignorant ou calomniateur ? Examinez-vous bien là-dessus , & voyez si ses reproches sont légitimes ou non : s'ils ne le sont pas , sachez que vous n'êtes pas celui qu'il blâme , qu'il en veut à une personne imaginaire , & qu'il aime peut-être ce que vous êtes réellement , quoiqu'il haïsse ce que vous paroissez être à ses yeux. Mais si vous trouvez que ses reproches soient bien fondés ; si vous êtes ce qu'il vous croit , un en-

(*m*) Il semble que l'Auteur Anglois a voulu paraphraser ici quelques préceptes de cet ancien Philosophe , tels que sont la Sect. 48. & la 64. de l'*Enchiridion* , ou de l'*Abregé de la Philosophie* , que M. G. Boileau a publié en François.

» vieux , un homme d'un mauvais naturel , corrigez-vous au plutôt , devenez honnête , affable & obligeant : alors ses reproches tombent d'eux-mêmes , ou , s'ils continuent , vous devez y être insensible , puisque vous n'êtes plus la personne qu'ils attaquent.

Je m'applique souvent cette règle ; & , lorsque j'entends parler de quelque Ecrit satyrique où l'on me drape , j'examine si ses traits tombent sur moi ou non. Si je me condamne moi-même , je tâche de me corriger de tous les défauts qu'on me reproche ; mais si l'invective n'est fondée que sur le mensonge , j'en fais aucun cas , & il me semble que mon nom , mis à la tête d'une de ces pièces , n'est autre chose qu'un de ces noms feints qu'un Auteur met en usage pour représenter un caractere de son invention. Pourquoi est-ce qu'un homme seroit sensible à un trait lancé contre un défaut , dont il n'est pas coupable ? Ou pourquoi subiroit-il la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ? Cette insensibilité est une force d'esprit , que chacun doit témoigner pour son innocence , & sans laquelle il seroit impossible qu'un homme de quelque distinction , ou qui a du mérite , vécût en paix avec lui-même

dans un pays où l'esprit & la liberté dominent.

Le fameux M. de Balzac, dont tous les Ouvrages respirent cette grandeur d'ame qui lui étoit si naturelle, en donne une marque fort vive dans une de ses Lettres au Chancelier de France, qui avoit prévenu la publication d'un Libelle contre lui, où il s'exprime en ces termes : (n) *Si la chose étoit nouvelle, il se peut que je ne serois pas fâché de la suppression du premier Libelle qui me diroit des injures : mais à cette heure qu'il y en a pour le moins une médiocre Bibliothèque, je suis presque bien-aise qu'elle se grossisse, & prends plaisir de faire une monjoye des pierres, que l'envie m'a jettées sans me faire mal.*

L'Auteur fait ici allusion à ces monumens que les Orientaux élevoient sur les corps morts, & où chaque voyageur jettoit une pierre en passant. Il est certain qu'il n'y a pas de monument si glorieux que celui qui est élevé de cette maniere par les mains de l'envie. Pour moi, j'admire plus un Auteur qui peut soutenir courageusement un reproche

(n) Voyez Lettre XLIII. Liv. XVI. p. 710
Edition de Paris in-fol. 1665.

mal-

LE SPECTATEUR. XXXI. Disc. 241
mal-fondé, que tout l'esprit & la satire la plus fine dont il assaisonneroit une réplique.

Voilà quelle est ma pensée, & les raisons que j'ai eues pour ne pas répondre en forme aux Censeurs de mes Discours. Ajoutez à cela qu'un Ouvrage, plein de réflexions personnelles & de disputes, est presque inutile au Public. De-là vient aussi que je ne me suis jamais détourné de mon chemin pour relever les petites chicanes que l'envie ou l'ignorance m'a faites. La cohue des barbouilleurs, qui n'ont pas d'autre moyen, pour se faire connoître, que d'attaquer les Ecrits qui ont obtenu quelque réputation dans le monde, m'auroit bien donné de l'exercice, si ces Messieurs m'avoient vû disposé à entrer en lice avec eux.

Je finirai ce Discours par la Fable du Voyageur, dans Boccacini, qui entêté du bruit des cigales, sauta en grande furie de son cheval, résolu de les massacrer toutes. C'étoit, à ce que remarque l'Auteur, une peine assez inutile, puisque s'il avoit continué son voyage sans prendre garde à ces insectes, ils seroient tous morts en peu de semaines, & il n'en auroit pas souffert la moindre incommodité.

Tome IV.

L

XXXII. DISCOURS.

— — — navibus atque
 Quadrigis petimus bene vivere. Quod peris
 hic est.

*Nous cherchons notre bonheur par mer & par
 terre. Ce que nous cherchons est ici.*

M. le SPECTATEUR,

Sur le but
 qu'on doit
 se proposer
 dans les
 Voyages.

» **U**Ne Dame de ma connoissance,
 » & pour laquelle j'ai tant d'esti-
 » me que je ne saurois être en repos lors-
 » qu'elle fait une action indiscrete, est
 » cause de l'embarras que je vous donne
 » de lire ce qui suit. C'est une Veuve, à
 » qui l'indulgence d'un tendre Epoux a
 » laissé le maniment d'un bien très-con-
 » sidérable & la tutelle d'un fils âgé d'en-
 » viron seize ans, deux objets qui lui
 » sont fort chers. Le garçon a des talens
 » médiocres, qui ne brillent pas beau-
 » coup, mais qu'on ne doit pas mépri-
 » ser; il a fait tous les exercices ordinai-
 » res à ceux de son âge avec assez de
 » succès, & d'ailleurs il ne manque pas

» de hardiesse. A la faveur de cette qua-
 » lité, qui sert de vernis à toutes les au-
 » tres, il tire bon parti de ce qu'il fait,
 » & il le déploye en toute occasion.
 » L'Été dernier, il embarrassa deux ou
 » trois fois le Vicaire du lieu devant une
 » assemblée de la plupart des Dames du
 » voisinage, & il se distingua d'une ma-
 » niere bien remarquable. A l'ouïe de
 » ces belles prouesses, comme cela n'ar-
 » rive que trop souvent par malheur, la
 » mere s'est mise en tête que son fils est
 » un oracle, & qu'on ne doit pas suivre
 » à son égard la méthode qu'on observe
 » dans l'éducation de ceux de son âge;
 » puisque ce seroit le vrai moyen d'avi-
 » lir ses talens, & que cela feroit un tort
 » irréparable à son vaste génie.

» Je leur rendis visite la semaine der-
 » niere, & surpris de ce que le jeune
 » Monsieur ne paroïssoit pas autour de
 » la table à thé, où il ne manque pres-
 » que jamais d'officier, je demandai de
 » ses nouvelles. Madame sa mere me ré-
 » pondit qu'il étoit parti avec sa femme
 » de chambre, pour quelques prépara-
 » tifs qui regardoient leur équipage, &
 » qu'elle le méneroit voyager au plutôt.
 » Quoique la nouveauté du dessein me
 » choquât un peu, je ne le témoignai

» pas sur le champ, & je voulus même
 » insinuer que ce voyage n'alloit sans
 » doute qu'à lui faire voir une partie de
 » son domaine, où il n'a jamais été, &
 » qui est dans une Province éloignée.
 » Mais elle eut soin de me défabuser au
 » plus vite de cette agréable erreur, &
 » de me communiquer tout son plan.
 » Elle s'étendit d'abord sur les progrès
 » extraordinaires de son fils, & sur sa
 » vaste littérature; d'où elle conclut,
 » qu'il étoit bien tems de lui faire con-
 » noître les hommes & les choses; qu'el-
 » le vouloit donc qu'il fit le tour de
 » France & d'Italie; mais qu'elle ne pou-
 » voit se déterminer à le perdre de vue,
 » & qu'ainsi elle avoit résolu de l'ac-
 » compagner par-tout.

» J'avois quelque envie de la railler
 » de ce ridicule dessein; mais je ne me
 » trouvai pas d'humeur à badiner sur un
 » sujet si délicat & si chatouilleux. Je
 » craignis qu'il ne m'échappât quelque
 » mot, qui choqueroit trop l'habileté du
 » fils, ou la suffisance de la mere; bien
 » persuadé que, dans l'un & l'autre de
 » ces deux cas, quoique muni des rai-
 » sons les plus fortes, au lieu d'amener
 » cette Dame à mon avis, je m'expose-
 » rois à perdre son estime: de sorte que

» je résolus sur le champ de vous en re-
 » mettre la décision.

» Lorsque je vins à réfléchir la nuit,
 » selon ma coutume, sur ce qui s'étoit
 » passé le jour, il me parut que le des-
 » sein de faire voyager un jeune garçon
 » entre les bras, pour ainsi dire, de sa
 » mère, afin qu'il apprenne à connoître
 » les hommes & les choses, est une folie
 » d'un genre tout singulier. Je ne me
 » souvenois pas d'avoir jamais rien ob-
 » servé de tel, quoique je me rappellasse
 » quelques exemples qui n'étoient pas
 » fort éloignés de celui-ci. Ensuite je
 » roulai dans mon esprit l'idée qu'on a
 » des voyages en ce qu'ils font partie de
 » l'éducation. Il n'y a rien de plus com-
 » mun que de prendre un jeune garçon
 » à la sortie du Collège, de le mettre
 » sous la conduite d'un pauvre Etudiant,
 » qui n'est pas fâché de se voir bannir
 » pour trente livres sterlin par an & sa
 » nourriture, & de l'envoyer badiner &
 » folâtrer dans les Pays étrangers. C'est
 » ainsi qu'à l'exemple des petits enfans
 » qui vont aux Marionnettes, il passe le
 » tems à faire le badaud, & à regarder
 » avec surprise mille objets qui lui sont
 » inconnus, ou dont il ignore les mo-
 » tifs & le but; au lieu d'acquérir, sous

» un habile Maître, les véritables prin-
 » cipes de toutes les Sciences, & de se
 » munir de bonnes maximes, pour se
 » bien gouverner durant tout le cours de
 » sa vie.

» Ya-t-il rien de plus surprenant, &
 » pourroit-on s'imaginer que les hom-
 » mes fussent capables de tomber dans
 » une erreur si grossiere ? C'est-là un
 » vaste champ, qui peut donner de
 » l'exercice à un beau génie : & il ne
 » me semble pas que vous y soyez en-
 » tré jusques-ici. Je souhaiterois donc,
 » Monsieur, que vous fissiez entendre au
 » monde que les voyages doivent servir
 » de clôture à l'éducation de la jeunef-
 » se, & que vouloir débiter par-là, c'est
 » commencer par où l'on doit finir.

» Sans contredit, le but, qu'on doit
 » se proposer dans les voyages, est d'exa-
 » miner les mœurs & les coutumes des
 » autres peuples, de voir en quoi ils
 » l'emportent sur nous, & en quoi nous
 » les surpassons eux-mêmes ; d'adopter
 » ce qu'il y a de bon & de laisser le mau-
 » vais ; de jouir d'une conversation plus
 » libre & plus étendue que celle où nous
 » étions bornés dans notre patrie ; de re-
 » noncer ainsi à ce qu'il peut y avoir de
 » bizarre, d'affecté ou de rustique dans

» nos manieres, & que nous avons pu
 » contracter chez nous. Mais le moyen
 » d'obtenir aucun de ces avantages, lors-
 » qu'on est tout-à-fait novice dans les
 » Coutumes & les Loix de son pays na-
 » tal, & qu'on n'a pas encore fixé dans
 » son esprit les premiers élémens de la
 » politesse & de la bienséance ? Aspirer
 » à ces avantages sans les qualités requi-
 » ses, c'est prétendre élever un superbe
 » édifice sans jeter aucun fondement ;
 » ou, s'il m'est permis d'employer cette
 » expression, c'est vouloir tracer une
 » riche broderie sur une toile d'arai-
 » gnée.

» Un autre but, qu'on doit avoir dans
 » les voyages, & qui mérite d'être bien
 » observé, c'est de juger sainement des
 » anciens Auteurs, par la vûe des lieux
 » où ils ont vécu, & qu'ils ont décrits ;
 » de comparer l'état où l'on trouve ces
 » endroits avec les descriptions qu'ils en
 » ont données, & de remarquer le mer-
 » veilleux rapport qu'il y a entre la co-
 » pie & l'original. C'est sans doute un
 » des plus agréables exercices qu'il y ait
 » pour un esprit tourné de ce côté-là ;
 » outre qu'à divers égards il peut servir
 » à de bonnes réflexions morales, si le
 » voyageur fait tirer de justes consé-

» quences sur la fragilité des choses hu-
 » maines , à la vûe du triste & déplora-
 » ble état , où le tems & la barbarie ont
 » réduit tant de Palais , de Villes & de
 » pays entiers , qui font une si belle figu-
 » re dans l'Histoire. On peut même por-
 » ter cet usage plus loin , si l'on examine
 » chaque arpent de terre qui a servi de
 » théâtre à quelque action fameuse , soit
 » qu'on y voye les traces d'un *Caton* ,
 » d'un *Cicéron* , d'un *Brutus* , ou de quel-
 » que autre personne célèbre. Une pa-
 » reille circonstance vûe de près , quoi-
 » que peu de chose en elle-même , peut
 » donner plus d'ardeur à un esprit no-
 » ble & généreux pour imiter ces grands
 » exemples , s'il est du moins disposé
 » comme il faut pour en recevoir l'im-
 » pression. Mais vous aurez de la peine
 » à croire , si je ne me trompe , que ceux-
 » là le soient , qui , bien loin de péné-
 » trer le sens & le génie des Anciens ,
 » n'entendent presque pas leur Langue
 » maternelle.

» Du reste , je me suis écarté de mon
 » sujet , qui n'alloit qu'à vous prier de
 » garantir , s'il est possible , une tendre
 » mere *Angloise* & son véritable fils ,
 » d'être la risée des Nations les plus pô-
 » lies de l'*Europe* , où ils vont se donner

» en spectacle. Ayez la bonté de leur
 » dire , que si le roulis d'un Vaisseau &
 » le cahotement d'un Coche peuvent
 » contribuer à la santé du corps , ils peu-
 » vent aussi causer un tel vertige à de
 » jeunes têtes vuides , qu'elles s'en res-
 » sentiront toute leur vie. Je suis , &c.

T.

PHIL. LAMAISSON.

XXXIII. DISCOURS.

* peritura parcite charta
 Ju v. Sar. I. 18.

Faites grâces au Papier , quoiqu'il doive périr
 un jour.

J'AI pris souvent plaisir à considérer les Sur la Mâ-
 deux sortes d'avantages qui revien- nufacture
 nent au Public de mes Spéculations , & du Papier ,
 & qu'on pourroit distinguer , à suivre le & sur l'Im-
 style des Logiciens , en matériels & en primerie.
 formels. J'entens par les derniers ceux
 que mes Lecteurs reçoivent , à propor-
 tion qu'ils s'éclairent ou qu'ils se diver-
 tissent à lire mes *Discours* ; mais puisque

je les ai tournés plusieurs fois de ce côté-là, je me bornerai ici à les envisager dans la première vûe. Par le terme de *matériels*, je veux désigner ces avantages que le Public reçoit de mes Feuilles volantes, en ce qu'elles consomment quantité de notre papier, que leur impression occupe nos Artisans, & qu'elles donnent de l'ouvrage à un nombre infini d'autres personnes.

Notre Manufacture de Papier met à profit des guenilles, qui ne peuvent être d'aucun autre usage, & occupe à les ramasser une infinité de mains incapables de tout autre emploi. Ces pauvres chiffonniers, que nous voyons si empressés à fouiller dans tous les coins & recoins de nos rues, délivrent ce qu'ils ont glané au Marchand en gros. Celui-ci l'envoie par charretées ou battelées à la Pape-terie, où ces guenilles passent par de nouvelles mains, & donnent de l'exercice à un autre métier. Ceux qui ont, sur leurs terres, des moulins destinés à cet usage, augmentent ainsi leurs revenus; & toute la Nation est pourvue, en grande partie, d'une commodité, qu'elle étoit obligée de tirer autrefois de ses voisins.

Les matériaux ne sont pas plutôt ré-

duits en papier, qu'on les distribue dans les Imprimeries, où ils donnent de l'ouvrage à une infinité d'Artisans, & servent à développer un nouveau mystère. De-là, suivant qu'ils sont imbus de nouvelles ou de politique, ils courent par toute la Ville, ensuite de (*o*) *Postillons*, de *Gazettes journalières*, de *revûes*, de *mélanges* & d'*Examineurs*. Hommes, femmes & enfans disputent à qui les portera des premiers, & ils gagnent leur vie à les répandre. En un mot, lorsque je suis à la trace un paquet de guenilles converti en un cayer de mes Feuilles volantes, je trouve tant de mains employés à chaque pas qu'elles font dans leur route, qu'occupé à écrire un de mes *Discours*, il me semble que je pourvois à la subsistance d'une foule de de gens.

Si je ne prévenois ici quelques-uns de mes Lecteurs spirituels, ils ne manqueroient peut-être pas de me dire, que mes

(*o*) Ce sont les Titres de différentes Gazettes qui paroissent à Londres. Il y en a deux, *the Post-Man*, & *the Post-Boy*, qu'on ne peut guère bien exprimer en François que par le mot de *Postillon*; à moins que, pour les distinguer, on ne les nomme *le grand* & *le petit Postillon*.

Feuilles volantes, après avoir vû le jour, peuvent encore servir au Public en différentes occasions. J'avouerai donc qu'elles me servent, depuis plus d'une année, pour allumer ma pipe; que mon hôteesse m'envoye souvent sa petite fille pour me demander quelques-uns de mes vieux *Discours*, & qu'elle m'a dit bien des fois que le papier, sur lequel ils sont imprimés, est le meilleur qu'il y ait au monde pour envelopper des épices. J'ai même expérimenté plus d'une fois, qu'ils servent de bon fondement à un pâté de mouton; & à (p) Noël dernier ils étoient fort recherchés par tout le voisinage.

Il est assez divertissant de réfléchir sur les métamorphoses qu'un chiffon de toile subit, avant qu'il soit converti en papier, & qu'il ait passé par tant de différentes mains. Le plus belles pièces de *Hollande*, réduites en lambeaux, prennent une nouvelle blancheur qui surpasse de beaucoup la première, & retournent souvent, en forme de Lettres, dans leur pays natal. La chemise d'une Dame peut

(p) Dans cette saison, l'on fait quantité de pâtés doux en *Angleterre*, composés de langues de bœuf hachées, d'écorce de citron, de raisins de *Corinthe*, &c.

être convertie en billets doux, & se voir une seconde fois en sa possession. Un Damoiseau pour retrouver sa cravate, après qu'elle est dénaturée, & la parcourir avec plus de satisfaction & d'utilité qu'il ne l'avoit jamais contemplée devant un miroir. Enfin un morceau de toile, après avoir duré quelques années en forme d'essuyemain ou de serviette, peut s'élever du fumier, où il a été ramassé, jusques au Cabinet des Princes, & en devenir un des plus précieux ornemens.

Les Nations les plus polies de l'*Europe* ont tâché de se surpasser les unes les autres pour la beauté de l'impression. Les Gouvernemens absolus, de même que les Républiques, ont encouragé cet Art, qui paroît le plus noble & le plus avantageux que les hommes ayent jamais inventé. *Louis XIV.*, animé du désir de la gloire, s'est distingué sur-tout par les soins extraordinaires qu'il en a pris; en sorte qu'il a établi une Imprimerie au *Louvre*, où l'on a imprimé plusieurs Livres, dont il fait tant de cas, qu'il les regarde comme les plus beaux présens qu'il puisse offrir aux Princes étrangers, ou à leurs Ambassadeurs. Si nous jettons les yeux sur les Républiques

254 LE SPECTATEUR. XXXIII. Disc.
de Hollande & de Venise, nous trouverons qu'à cet égard elles ont été enviées par les plus grands Royaumes. On parle plus d'Elzevier & d'Alde, que d'aucun Pensionnaire de l'une ou d'aucun Doge de l'autre.

Les différentes Imprimeries qu'on voit aujourd'hui en Angleterre, & l'encouragement que l'on y donne depuis quelques années aux Sciences, ont rendu notre Nation aussi glorieuse sur cet article, qu'elle peut l'être par ses derniers triomphes & ses beaux exploits. (q) Les Journaux étrangers ont déjà parlé de la nouvelle & magnifique édition qu'un de nos Libraires a publiée des *Commentaires de Cesar*, & l'on peut dire que c'est un Ouvrage qui fait honneur à l'Imprimerie Angloise. On ne doit pas s'étonner d'ailleurs si cette édition est très-correcte, puisqu'elle a passé par les mains (r) d'un des plus exacts, des plus savans & des plus judicieux Ecrivains que ce siècle ait produit. La beauté du papier, du caractère & des Tailles-douces, dont cet Ouvrage est enrichi,

(q) Voyez la *Bibliothèque choisie* de M. Le Clerc Tome XXVI. pag. 112.

(r) C'est M. Sam. Clarke Docteur en Théologie.

le rendent un des plus beaux Livres que j'aye jamais vû; & nous fournissent un bon exemple du génie Anglois, qui, sans être l'inventeur d'aucun art, les porte beaucoup plus loin que ne fait le génie de toute autre Nation. Je me réjouis sur-tout de ce que cet Auteur est sorti d'une de nos Imprimeries en si pompeux équipage, parce qu'il est le premier qui ait écrit de notre Île avec quelque exactitude.

Mes Lecteurs sans Lettres, s'il y en a quelqu'un de cette espèce, s'étonnent de m'entendre parler des Sciences comme de la gloire d'une Nation, & de l'Imprimerie comme d'un Art qui rend illustre le peuple où il fleurit. Lorsque les hommes sont dominés par l'avarice, & qu'ils ne roulent dans leur esprit que des projets ambitieux, ils ne trouvent rien de grand ni digne de leur estime, à moins qu'il ne leur en revienne quelque honneur ou quelque avantage extraordinaire. Mais résolu de ne m'abaisser jamais jusqu'à disputer avec les Goths & les Vandales, il me suffira de regarder ces chetifs raisonneurs avec la compassion qui est due au déplorable état où la stupidité & l'ignorance les ont mis.

XXXIV. DISCOURS.

Nam nos decebat cœtus celebrantes domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanæ vitæ varia reputantes mala;
At, qui labores morte finisset graves,
Hunc omnes amicos laude & lætitia exequi.
EURIP. ap. CIC. *Tusc. Quest.* L. I. c. 48.

*Lorsque nous repassons dans l'esprit tous les maux
auxquels la vie des hommes est sujette, nous
croyons qu'il seroit de la bienveillance de plain-
dre une famille ou quelqu'un vient de naître;
au lieu qu'e tout le monde devoit témoigner
de la joie, lorsque la mort finit les pénibles
travaux d'un de leurs amis, & l'en féliciter
lui-même.*

Puisque ma Feuille est une espèce de
Gazette, qui contient les nouvelles
du monde naturel, de même que les
autres nous apprennent ce qui se passe
dans le monde politique, je vais inférer
ici la Lettre suivante écrite de Paris à
un Gentilhomme François de distinction
établi dans cette Ville, pour lui annon-
cer la mort d'une véritable héroïne,

LE SPECTATEUR. XXXIV. Disc. 257
qu'on peut regarder comme un modèle
de patience & de générosité.

De Paris le 18. Avril 1712.

MONSIEUR,

» Il y a si long-tems que vous êtes *Lettre sur*
» éloigné de votre patrie, que je me *la mort de*
» vois réduit à vous donner le caractère *Madame de*
» de vos plus proches, avec la même *Villacerf.*
» exactitude que si vous ne les aviez ja-
» mais connus. Ce qui m'oblige de vous
» écrire aujourd'hui, est la mort de Ma-
» dame de Villacerf, que je ne sai pas si
» un homme de votre esprit philosophi-
» que appellera infortunée ou non, puis-
» que les circonstances qu'il y a eues, la
» rendent aussi digne de nos vœux que
» triste & lamentable. Elle avoit joui
» toute sa vie d'une santé parfaite, ho-
» norée de tout le monde, à cause de l'é-
» galité de son humeur & de l'élévation
» de son esprit. Le 10. de ce mois elle
» fut attaquée d'une indisposition qui
» l'obligea de garder sa chambre; mais,
» quoique trop légère pour la retenir au
» lit, elle étoit trop fâcheuse pour lui
» permettre de se tranquilliser dans un
» fauteuil. Tout le monde fait à Paris,

» que M. *Festeau*, un des plus célèbres
 » Chirurgiens de cette Ville, devint, il
 » y a quelques années, éperdument
 » amoureux de cette Dame : sa naissan-
 » ce la mettoit à l'abri de ses poursuites ;
 » mais comme une femme a toujours
 » quelque égard pour celui qui l'admire,
 » sur l'avis que ses Médecins lui avoient
 » donné de se faire tirer un peu de sang,
 » elle résolut à cette occasion d'appeller
 » M. *Festeau*. Je m'y trouvai à l'heure
 » qu'il s'y rendit, & j'eus la permission
 » de ma cousine de rester dans la cham-
 » bre. D'abord qu'il lui eut retroussé la
 » manche de la chemise au-dessus du
 » coude, & qu'il vint à lui serrer le bras
 » pour rendre la veine plus visible, il
 » changea de couleur, & me parut saisi
 » d'un tremblement universel. Je pris
 » la liberté de le dire à ma cousine,
 » avec quelque espèce de crainte. Elle en
 » sourit, & ajouta qu'elle étoit persua-
 » dée que M. *Festeau* n'avoit aucune en-
 » vie de lui faire du mal. Il sembla se
 » raffermir, & après avoir souri à son
 » tour, il en vint à l'opération. Il n'eut
 » pas plutôt donné le coup, qu'il s'écria
 » qu'il étoit le plus malheureux de tous
 » les hommes, & qu'il avoit piqué une
 » artère au lieu de la veine. Il n'est pas

» moins impossible d'exprimer l'abatte-
 » ment de l'opérateur, que la tranquil-
 » lité de la patiente. Sans m'arrêter à de
 » petites circonstances, je vous dirai
 » qu'au bout de trois jours il fut jugé né-
 » cessaire de lui couper le bras. Bien-loin
 » d'en user avec *Festeau* d'une manière
 » qui auroit paru naturelle à tout autre
 » esprit que le sien, elle voulut qu'il as-
 » sistât à toutes les consultations qui se
 » firent à cette occasion, & ne manqua
 » jamais de lui demander s'il approuvoit
 » les mesures qu'on prenoit à son égard.
 » Avant cette dernière opération, elle
 » fit dresser son testament ; & , après
 » avoir resté seule environ une demie
 » heure, elle ordonna aux Chirurgiens,
 » du nombre desquels étoit le pauvre
 » *Festeau*, d'exécuter ce qu'ils avoient
 » résolu. Je ne me souviens pas de tous
 » les termes de l'Art ; mais, dès qu'on
 » lui eut amputé le bras, on découvrit
 » quelques symptômes qui firent juger
 » qu'elle ne vivroit pas vingt-quatre heu-
 » res. Elle témoigna tant de courage &
 » de grandeur d'ame au milieu de ses
 » maux, que j'eus la curiosité de pren-
 » dre garde à tout ce qui se passoit à me-
 » sure qu'elle approchoit de sa fin, &
 » d'écrire en abrégé ce qu'elle dit à tous

» ceux qui l'environnoient. J'écrivis mê-
 » me mot pour mot le discours qu'elle
 » tint à M. Festeau , & qui étoit conçu
 » en ces termes.

» Monsieur , vous me causez une peine
 » extrême par la douleur dont je vous vois
 » accablé. Prête à sortir de ce monde , je
 » ne dois plus m'intéresser à ce qui s'y passe.
 » Je ne vous regarde point du tout comme
 » une personne , dont la méprise me coûte
 » la vie ; mais plutôt comme un bienfai-
 » teur , qui avance mon entrée dans une
 » heureuse immortalité. Voilà l'opinion que
 » j'ai de cet accident ; mais ceux avec qui
 » vous vivez dans le monde , pourroient
 » avoir des idées qui vous seroient préjudi-
 » ciables : c'est pour cela même que j'ai eu
 » soin de vous dans mon testament , & que
 » je vous ai mis en état de n'avoir rien à
 » craindre de leur malice.

» Pendant que cette illustre Dame lui
 » tenoit ce discours , Festeau ressembloit
 » plutôt à un homme qu'on condamne
 » à la mort , qu'à celui qui reçoit une
 » pension viagere. Madame de Villacensf
 » vécut jusques au lendemain à huit heu-
 » res du soir , & quoiqu'elle sentît des
 » douleurs excessives , elle se posséda tou-
 » jours avec un calme & une patience à
 » toute épreuve ; en sorte qu'on peut

» dire qu'elle ne mourut pas alors , mais
 » qu'elle cessa de respirer. Vous qui n'a-
 » vriez pas le bonheur d'en être connu
 » personnellement , n'avez qu'à vous
 » réjouir de ce que vous étiez allié
 » d'une Dame d'un si grand mérite : mais
 » nous , qui avons perdu sa conversa-
 » tion , ne pouvons pas si facilement re-
 » noncer à notre avantage en faveur du
 » sien. Je suis , &c.

PAUL REGNAUD.

A peine trouveroit-on un plus bel
 exemple d'un esprit héroïque , que la
 maniere desintéressée dont cette Dame
 jugea de son malheur. L'amour naturel
 qu'on a pour la vie , ne l'empêcha pas
 d'avoir égard à l'accablement de cet
 homme infortuné , dont la passion ex-
 traordinaire , qu'il avoit pour elle , fai-
 soit tout le crime. Si l'on avoit une re-
 lation exacte de la vie de cette Dame ,
 qui l'a couronnée par une fin si glorieu-
 se , cela ne pourroit être que fort utile à
 la société. Une pareille grandeur d'ame
 ne s'acquiert pas à l'article de la mort ,
 & il n'y a nul doute qu'une pratique
 constante de tout ce qui est digne de nos
 éloges , ne la rendît capable d'envisager
 la mort non pas comme l'anéantisse-

ment, mais comme le chemin à la perfection de son être.

T.

XXXV. DISCOURS.

Jamne igitur laudas, quod de Sapientibus alter
Ridebat :

JUV. Sat. X. 28.

*Est-ce donc que vous n'approuvez aujourd'hui
que Démocrite, qui rioit de tout ?*

MONSIEUR,

*Lettre sur
la bizarre-
rie & l'es-
prit gogue-
nard des
Anglois.*

» Vous savez très-bien que notre
» Nation est la plus fameuse qu'il
» y ait au monde pour ce qu'on appelle
» des gens *bizarres* & d'une *humeur fan-*
» *tasque*. C'est pour cela même que notre
» Comédie l'emporte sur celle de toutes
» les autres Nations par la singularité &
» la multitude de ses caractères.

» Entre ce nombre infini de *Quinteux*
» que notre *Isle* produit, il n'y en a
» point que j'aye observé de plus près
» que ceux qui ont inventé quelque pas-
» setems extraordinaire pour se divertir
» eux-mêmes ou réjouir leurs amis. Je

» ne vous parlerai que de ceux qui pren-
» nent plaisir à rassembler une compa-
» gnie de gens, qu'on croit avoir quel-
» que chose de grotesque & de ridicule.
» Vous entendrez ce que je veux dire par
» l'exemple suivant. Un de nos beaux
» esprits du dernier siècle, d'ailleurs
» homme fort riche, croyoit qu'il ne
» pouvoit mieux employer son argent
» qu'à faire quelque plaisanterie. Une
» année qu'il étoit aux *Bains*, il s'apper-
» çut qu'entre cette foule de beau mon-
» de qui s'y étoit rendu, il y en avoit
» plusieurs qui, de même que lui, se
» distinguoient par la longueur du men-
» ton : de sorte qu'un jour il invita à
» dîner une douzaine de ces personnes
» remarquables, qui avoient la bouche
» au milieu du visage. Ils ne furent pas
» plutôt assis autour de la table, qu'in-
» certains de ce qui pouvoit les avoir
» amenés ensemble, ils commencerent
» à se regarder fixement les uns les au-
» tres. Notre proverbe *Anglois* dit,

» *Lorsque l'on est au Réfectoire,*
» *Chacun y rit, & branle la mâchoire.*

» C'est ce qui arriva dans l'assemblée,
» dont je vous parle. Ses membres n'eus-

» rent pas plutôt vû leurs trognes agi-
 » tées par le manger , le boire & le dis-
 » cours , & observé que leurs mentons
 » se rencontroient souvent au milieu de
 » la table , qu'ils sentirent le badinage ,
 » & qu'ils y donnerent tous de si bonne
 » grace , que depuis ce jour-là ils lierent
 » une étroite amitié ensemble.

» Quelque tems après , le même Gen-
 » tilhomme ramassa une troupe de lor-
 » gneurs , comme il les appelloit , c'est-
 » à-dire , de louches qui regardoient de
 » travers. Il se divertit alors à voir les
 » révérences croisées , les signes trom-
 » peurs & les faux coups d'œil , qu'ils se
 » faisoient , où qu'ils se donnoient les
 » uns aux autres , à l'occasion de tant de
 » rayons visuels qui se coupoient irré-
 » gulièrement.

» Le troisième régal , que ce facé-
 » tieux Gentilhomme se donna , fut ce-
 » lui des Bégues , dont il remplit un
 » jour sa table. Un de ses domestiques ,
 » chargé de se tenir derriere un para-
 » vent , & d'écrire tout ce qu'ils diroient
 » pendant le repas , en vint facilement
 » à bout , sans le secours des abbrévia-
 » tions. Ce détail fit voir , quoique la
 » conversation ne tombât jamais , qu'il
 » n'y eut guère plus d'une vingtaine de
 paroles

» paroles prononcées durant le premier
 » service ; qu'à l'arrivée du second , un
 » de la troupe fut un quart-d'heure à lâ-
 » cher que les halebrans & les asperges
 » étoient d'un goût merveilleux ; & qu'un
 » autre avoit employé le même espace
 » de tems à dire qu'il étoit de son avis.
 » Malgré tout cela , cette plaisanterie
 » n'eut pas un si bon succès que la pré-
 » cédente ; puisqu'un des conviés , hom-
 » me de cœur , en fut si outré , qu'incapable
 » d'exprimer son ressentiment , il
 » sortit de la chambre , & envoya à l'hôte
 » goguenard un cartel par écrit , qui
 » n'eut point de suite à la vérité par la
 » médiation de quelques amis , mais qui
 » mit fin à ce badinage comique.

» Du reste , j'ose me flatter , Monsieur ,
 » que vous tomberez d'accord avec moi
 » que , puisqu'il n'y a rien d'utile pour
 » les mœurs dans cette espèce de diver-
 » tissement , il faudroit les décourager ,
 » & les regarder plutôt comme des traits
 » de malice que comme des tours d'es-
 » prit. D'ailleurs , s'il est naturel de voir
 » qu'un homme enchérit sur les pensées
 » d'un autre , & s'il est impossible qu'une
 » seule personne , quelques beaux talens
 » qu'elle ait , invente un art & l'amène
 » à sa dernière perfection , je vous en-

» tretiendrai d'un honnête Gentilhomme
 » de ma connoissance, qui, à l'ouïe du
 » caractère de cet esprit goguenard, dont
 » je viens de vous parler, l'a revêtu lui-
 » même, & cherche à le tourner au pro-
 » fit du genre humain. Il pria un jour à
 » dîner une demi-douzaine d'amis, qui
 » s'étoient rendus célèbres par l'usage de
 » diverses expressions superflues dans le
 » discours, telles que sont celles-ci :
 » *M'entendez-vous bien? voyez-vous bien?*
 » *c'est-à-dire; de sorte, Monsieur, que.*
 » Chacun des conviés, qui employoit à
 » tout moment son expression favorite,
 » parut si ridicule à son voisin, qu'il ne
 » put s'empêcher de sentir qu'il devoit
 » paroître lui-même aussi ridicule au res-
 » te de la compagnie. Cela fit qu'après
 » avoir été peu de tems ensemble, ils
 » devinrent tous si circonspects à l'égard
 » de leurs termes superflus, que la con-
 » versation en fut bientôt dégagée, &
 » qu'il y entra beaucoup plus de sens,
 » quoiqu'il y eût moins de paroles.

» Une autre fois le même Gentilhom-
 » me prit occasion d'assembler ceux de
 » ses amis qui avoient contracté la sorte
 » coutume de jurer. Pour leur en faire
 » sentir le ridicule, il eut recours à l'ex-
 » pédient marqué ci-dessus, c'est-à-

» dire, qu'il plaça un Secrétaire dans un
 » endroit de la chambre, où il n'étoit
 » vû de personne. Après qu'on eut bû la
 » seconde bouteille, & qu'on fut en train
 » de parler à cœur ouvert, mon ami
 » releva plusieurs mots sonores, mais
 » inutiles, qu'on avoit prononcé chez
 » lui depuis qu'ils étoient à table, & qui
 » les avoient privés d'une meilleure con-
 » versation. *Quelle somme, ajouta-t-il,*
 » *n'aurions-nous pas levé pour les pau-*
 » *vres, si nous avions exigé les uns des au-*
 » *tres l'amende que nos Loix imposent aux*
 » *jureurs?* Chacun d'eux prit en bonne
 » part cette douce réprimande. Il leur
 » dit alors que, persuadé qu'il n'y au-
 » roit point de secrets dans leur conver-
 » sation, il avoit ordonné à un de ses
 » domestiques de la mettre par écrit, &
 » que, s'ils l'agréoient, il leur en feroit
 » la lecture. Elles remplissoit dix feuilles
 » de papier, qu'on auroit pu réduire à
 » deux, si l'on en eût ôté ces abomina-
 » bles & inutiles additions. Quand on
 » vint à la lire de sang froid, on trouva
 » qu'elle approchoit plutôt d'une confé-
 » rence d'esprits malins que de créatu-
 » res humaines. En un mot, chacun
 » trembla depuis la tête jusques aux
 » pieds, à l'ouïe calme & tranquille de

» ce qu'il avoit prononcé dans la cha-
» leur du discours.

» Je ne parlerai que d'une autre oc-
» casion , où il mit en œuvre la même
» adresse pour guérir une autre sorte
» d'hommes , qui sont la peste de toute
» conversation polie , & qui ne tuent
» pas moins le tems que ceux des clas-
» ses précédentes , quoique d'une ma-
» niere moins criminelle ; je veux dire
» la sottise engeance des faiseurs de con-
» tes ou d'histoires , & de ceux qui ai-
» ment à narrer. Mon ami assembla une
» demi douzaine de ses camarades , qui
» étoient infectés de cette étrange mala-
» die. Le premier jour il y en eut un
» qui entama le Siège de Namur , & qui
» ne finit sa relation qu'à leur départ , à
» quatre heures après-midi. Le second
» jour un *Ecossois* prit le dé , & il fut
» impossible de le tirer de ses mains tout
» le tems que la compagnie resta ensem-
» ble. Le troisième jour fut employé
» par un autre à un récit de la même
» longueur. Ennuysés enfin de cette bar-
» barie qu'ils exerçoient les uns sur les
» autres , ils revinrent de cet assoupisse-
» ment léthargique , où ils étoient plon-
» gés depuis bien des années.

» Sur ce que vous avez dit , (f) dans
(f) Voyez Tome II. pag. 195.

» quelqu'une de vos Spéculations , que
» les caracteres peu communs sont le gi-
» bier que vous cherchez , & sur ce que
» vous me paroissez le plus grand Ve-
» neur de cet ordre qu'il y ait au mon-
» de , ou , si vous voulez , un *Nimrod*
» entre les Ecrivains de cette espèce ,
» j'ai cru que le détail , que vous venez
» de lire , ne vous seroit pas desagréa-
» ble. Je suis , &c.

I.

XXXVI. DISCOURS.

Fallit enim vitium specie virtutis & umbra.

Juv. Sat. XIV. 99.

*Le vice , caché sous les apparences de la vertu ,
séduit le cœur.*

Monsieur *Locke* , dans son *Essai* Ce que
Philosophique concernant l'entende- c'est que la
ment humain , a employé (t) deux cha- modestie &
pitres à examiner l'abus qu'on fait des l'assurance.
mots. (u) Il nous dit que le principal

(t) Le X. & le XI. du III. Livre.

(u) Voyez pag. 618. §. 2. & pag. 610.
§. 5. de la Traduction de M. *Cofse*.

M iij